

Madeleine Ouellette-Michalska, Michèle Plomer, Marie Hélène Poitras

Jean-François Crépeau

Numéro 148, hiver 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68033ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Crépeau, J.-F. (2012). Compte rendu de [Madeleine Ouellette-Michalska, Michèle Plomer, Marie Hélène Poitras]. *Lettres québécoises*, (148), 20–21.



MADELEINE OUELLETTE-MICHALSKA

La parlante d'outre-mer

Montréal, XYZ, 2012, 170 p., 18 \$.

La vie est un art qui n'est pas l'art de vivre

Je suis fidèle aux livres que publie Madeleine Ouellette-Michalska depuis *Le plat de lentilles*, paru au Biocreux en 1979. Je crois qu'au-delà des univers qu'elle met en mots, en imaginant des trames où ses personnages vivent des péripéties pleines d'un humanisme rare aujourd'hui, l'écrivaine pratique un art d'écrire de haut niveau. Ce talent vite reconnu, elle n'a jamais cessé de le peaufiner, surtout en étant attentive à la langue dont elle exploite la subtilité et les richesses.

Dans *La parlante d'outre-mer*, nous accompagnons Édith pendant les mois qui changeront son existence. Née en France, cette professeure de linguistique à l'Université de Montréal approche la soixantaine et conclut que, depuis qu'elle a quitté Paris où elle avait fui une famille hostile à ses projets d'études, elle a mis en veilleuse sa vie affective.

Le maître et l'élève

Le monde des connaissances a ainsi occupé le centre de son univers jusqu'au jour où de nouvelles générations d'étudiants, moins préoccupés par toute la science dont elle semblait un puits inépuisable, se sont montrées moins attentives à ses classes. Cela ne l'empêchait pas de repérer les plus attentifs. Christian, l'un d'eux, attirait son attention par sa curiosité nonchalante; un jour, le jeune homme frappe à sa porte, et un malaise s'installe entre eux, l'étroitesse de l'appartement créant une proximité impossible en classe. Un moment d'égarément suffit et, quand ils se revoient à l'université, un fossé s'est creusé entre eux.

Plus tard, un éminent linguiste français prononce une conférence. Pendant le cocktail soulignant l'événement, elle fait tout pour qu'il la remarque. Ils ont une brève conversation et, au moment où Édith croyait son rêve dissipé, ils se revoient. L'arrivée d'Étienne dans sa vie marque d'un trait rouge la fin de la monotonie de son existence.

Entre-temps, Édith doit rentrer rapidement à Villequier, ce village qu'elle a fui pour étudier à la Sorbonne, car sa mère est décédée. La romancière n'épilogue pas longuement sur l'enfance et l'adolescence de l'héroïne; il lui suffit de narrer quelques événements marquants pour faire comprendre l'exiguïté de la vie de famille et de l'esprit qui y prévalait, auxquels Édith a préféré le silence des livres et l'univers de la connaissance.

L'émotion retrouvée

C'est à ce moment-là qu'elle se rend compte qu'elle n'a pas profité de sa venue à Montréal où elle a fait une carrière enviable, mais a négligé les avantages humains et culturels que la Métropole lui offrait. La demande en mariage d'Étienne l'oblige à remettre en question le demi-succès de son existence. Elle doit plonger dans cette partie d'elle-même dont elle s'est depuis longtemps désintéressée, n'ayant jamais su partager ses émotions et ses sentiments.



MADELEINE OUELLETTE-MICHALSKA

Édith, déstabilisée et ne sachant quoi répondre à son prétendant, dresse un rapide bilan de son passé et reconnaît qu'elle peut adhérer à un bonheur auquel elle s'est soustraite jusqu'alors. De nombreuses réflexions apparaissent ainsi d'une page à l'autre de *La parlante d'outre-mer*. Par exemple, qu'elle a fait du savoir le centre de son existence, lui conférant une telle valeur qu'elle y a englouti jusqu'à l'espoir d'une vie amoureuse. Il y a aussi le rappel de la relation mère-fille qui, lorsqu'elle échoue, blesse à jamais l'enfant devenu adulte. Enfin, il y a la possible union de ses idéaux et de ses sentiments avec ceux d'un homme qui partage ses valeurs.

Madeleine Ouellette-Michalska a investi dans son roman ce qui me semble toute son expérience de l'éducation et de l'instruction, de la vie de famille et de la solitude, et des conflits, apparents du moins, entre le savoir et l'ignorance.



MICHÈLE PLOMER

Dragonville, Tome 2, Encre

Montréal, Marchand de feuilles, 2012, 360 p., 25,95 \$.

De Hong Kong à Magog

Michèle Plomer est de ceux qui s'aventurent dans l'écriture de grandes odyssées. Cela a débuté en 2011 avec la parution de *Dragonville, Tome 1, Porcelaine*, un récit dont les qualités littéraires ont reçu l'agrément de tous. Voici la suite, *Dragonville, Tome 2, Encre* : voyons s'il nous procure les mêmes satisfactions.

Nous voici dans le port de Hong Kong où Li, le beau coolie, s'embarque sur *l'Empress of China* en direction de Vancouver. Il n'a pas le choix, car il a assassiné un membre des Cinq compagnies, une organisation criminelle à qui sa mère devait une somme importante. Li a été sauvé grâce à l'intervention de Ling, mi-femme mi-dieu, et au sergent Patterson.

À Magog pendant ce temps, Sylvie Matthews achève de préparer sa boutique d'objets chinois. Un coup d'œil aux murs du commerce rappelle qu'elle a découvert, sous le plâtre, une suite de pictogrammes chinois signifiant « je t'aime ». Elle a aussi été surprise par le dragon décorant l'arrière du bâtiment et qui indique qu'un Chinois y tenait autrefois une blanchisserie.

Engance de malheur

Sur l'océan Pacifique, Li effectue la traversée en première classe. Outre le mal de mer qui l'afflige, il subit le regard des passagers hostile à sa

seule présence. Ainsi, Rusty, le steward chargé de sa cabine, n'hésite pas à lui voler la lettre de recommandation que Patterson lui a confiée à l'intention de son cousin habitant l'est du Canada. Li découvre le larcin, mais Rusty a recours à un stratagème pour se débarrasser de lui, et le jeune Chinois doit terminer le voyage caché de tous.

Pendant ce temps, Sylvie est aux prises avec une suite d'ennuis, entre autres lorsqu'elle se blesse sévèrement à la main ou qu'elle ne retrouve plus sa voiture. Il y a aussi les rôdeurs qui tentent d'incendier la maison que lui a léguée son grand-père. On apprend d'ailleurs qu'enfant, ce dernier a été sauvé de la noyade par son oncle, un certain M. Patterson.

Fin heureuse

Li arrive enfin à Vancouver, où l'attendent des gens qui le savent en danger et le conduisent en lieu sûr avant de le faire monter à bord d'un train en direction du Québec.

Sa boutique ouverte, Sylvie en profite pour élaborer un projet qui donnera une nouvelle vocation à la maison familiale.

Michèle Plomer a, encore une fois, réussi à nous tenir en haleine du début à la fin du roman grâce à une trame gravitant autour de la tra-



MICHÈLE PLOMER

versée de Li, de l'Asie à l'Amérique, et aux péripéties dans lesquelles Sylvie est entraînée. Tous les éléments du récit sont bien présentés et bien ficelés, et leur vraisemblance ne fait jamais de doute. La romancière sait raconter des histoires et elle maîtrise, de mieux en mieux, son art, notamment en ce qui a trait à la finesse et à la pertinence des images dont elle émaille son récit.

☆☆☆ ½

MARIE HÉLÈNE POITRAS

Griffintown

Québec, Alto, 2012, 216 p., 22,95 \$.

Règlement de quartier

Marie Hélène Poitras est une écrivaine reconnue et active de la relève littéraire québécoise. Depuis que *Soudain le Minotaure* (Triptyque, 2002) lui a valu le prix Anne-Hébert du premier roman en 2003, elle a publié un recueil de nouvelles, une série jeunesse, a collaboré à l'hebdomadaire *Voir* et fait partie de l'équipe de Zone d'écriture Radio-Canada. Ses lecteurs espéraient une nouvelle fiction, et leur patience a été récompensée le printemps dernier avec la parution de *Griffintown*.

Griffintown, un quartier du sud-ouest de Montréal, était autrefois un faubourg habité par de pauvres immigrants irlandais. La description des lieux qu'en fait la romancière dans son roman est d'ailleurs celle de rues délabrées, à l'architecture utilitaire, où vit une population bigarrée.

Despatie et Cie

C'est dans ce décor qu'est installée la famille Despatie, propriétaire de chevaux et de calèches. Dès les premières pages, le palefrenier Billy repêche le corps de Paul, le fils Despatie, dans le ruisseau qui coule à deux pas de l'écurie. Au même moment, les cochers rentrent au bercail constater l'état des lieux, le cheval qu'on leur attribuera et la calèche qu'ils guideront à travers les rues du Vieux-Montréal. Une jeune écuyère se joint à eux et découvre la différence entre monter un cheval et mener une calèche.

La romancière décrit longuement le quotidien de ses personnages, qui semblent en harmonie avec le milieu dans lequel ils évoluent, l'été du moins car, après la belle saison, ils regagnent des univers peu recommandables : prison, rue, centres d'hébergement et autres bouges.



MARIE HÉLÈNE POITRAS

La cochère comprend rapidement que le contact entre elle et son cheval de trait n'a rien à voir avec celui du cavalier et de sa monture. Quant au monde des calèches, elle comprend qu'elle doit se tenir droite et respecter les codes non écrits qui le régissent.

Règlement de comptes

Entre-temps, la mort de Paul Despatie n'est toujours pas résolue. Surgit alors Laura Despatie, la Mère comme on dit, qui se met à la recherche du meurtrier de son fils. Veuve, elle s'est entendue avec le monde interlope pour que chacun se mêle de ses affaires. Or, reconnaissant la signature du meurtrier de son fils, elle croit que l'entente n'a pas été respectée et qu'elle doit elle-même punir l'auteur de ce crime. Cependant, elle ignore que l'assassin a exécuté les ordres de gens d'affaires voulant se débarrasser des derniers survivants de Griffintown afin de rebâtir le quartier selon leurs propres plans.

Marie Hélène Poitras n'a pas écrit une autofiction bien que la Marie du roman lui ressemble. Le ton poétique caractérise son phrasé, notamment grâce aux images auxquelles elle a recours lorsqu'elle veut mettre en relief les états d'âme et l'esprit des principaux personnages de *Griffintown*.